Juho Kuosmanen
Compartiment N° 6

Lora Clerc

Une rencontre aussi improbable qu'inoubliable…

Nous sommes en compagnie de Laura, étudiante en archéologie et finlandaise (Seidi Haarla) et de Liokha[1] (Iouri Borisov), ouvrier et russe. Laura entreprend, un hiver finissant, de se rendre à Mourmansk : elle veut voir les pétroglyphes, symboles de « permanence » depuis la préhistoire, récemment découverts.

Elle doit partir avec sa professeure qui est aussi son amoureuse, Irina (Dinara Droukarova[2]), une « amoureuse » un rien mondaine qu'il ne faut pas présenter comme homosexuelle : « Irina loue une chambre à Laura ». On peut penser que, dans les années 90 et à Moscou, une professeure d'université peut discrètement entretenir une relation amoureuse et sexuelle avec ses étudiantes, du moment qu'elle reste clandestine… C'est la fête chez Irina, avec l'élite cinéphile moscovite. La presse « people » russe nous apprend qu'il s'agit des « vraies » personnes[3], pas d'acteurs : un « monde » qui intimide Laura et la met mal à l'aise. Finalement, Irina ne partira pas à Mourmansk, laissant Laura dans une forme d'incertitude.

En route pour le Nord ! Départ de Moscou, arrivée aux mieux environ quarante heures plus tard, sans doute plus. Les 2000 kilomètres ferroviaires les plus nordiques de la planète se parcourent à petite vitesse, avec de longs arrêts à Saint-Pétersbourg et Petrozavodsk. La RJD, la SNCF russe, mentionne une bonne trentaine d'arrêts.
Et tout commence mal, très mal.

L'adversité

Laura s'installe dans le compartiment où est déjà installé Liokha. La petite table est couverte de provisions : bocal de cornichons, clémentines, boissons. Le voyageur prudent sait devoir être prévoyant : le voyage est un peu long. Liokha est dans un état d'ébriété avancée dont il sortira avec une bonne gueule de bois. On échange des regards. Audacieux, il se lance : « Tu vas où ? » - « À Mourmansk ». Lui aussi va à Mourmansk. « Tu fais quoi ? » Silence. Liokha lui pose des questions agressives : « Tu vas vendre ta chatte ? » - il la prend sans doute pour une prostituée. Elle s'offusque en silence, demande vainement à changer de compartiment. « Et alors, tu crois que tu as le choix ? », s'exclame la « provodnitsa » (Julia Aug) - que je traduirais volontiers par « pourvoyeuse » : elle contrôle billets et passeports, énonce le règlement, distribue le linge, s'assure que le samovar du train est plein d'eau chaude, sert le thé, met de l'ordre, balaie, astique, engueule… Autoritaire et peu aimable : c'est la fonction. Pas le choix. À l'arrivée à Saint-Pétersbourg. Laura sort, décidée à retourner à Moscou. Elle appelle Irina, qui, pressée et distante, n'a guère le temps de parler. Retour au compartiment. L'incertitude grandit, en même temps que l'appréhension à retrouver ce soûlographe de Liokha. Laura est finlandaise, « occidentale », elle a à l'égard des comportements russes les mêmes préventions qu'auraient une Américaine ou une Française.

---

1 Diminutif de Alexéi

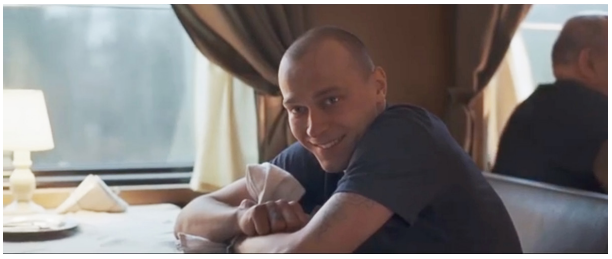
2 Déjà rencontrée enfant dans le sublime « Bouge pas, meurs, ressuscite » de Kanevski

3 Le réalisateur Mikhail Brachinsky, le scénariste et acteur Constantin Murzenko, l'actrice et réalisatrice Stassia Khomeriki-Grankovskaya, le producteur Constantin Chavlovski, la mannequin et actrice Polina Zaslavskaïa, la productrice du film, Natalia Drozd-Makan

Le train : rien à voir nos TGV aseptisés. Compartiment à l'ancienne, dit « coupé[4] », 2e classe[5] , quatre couchettes, une table, une fenêtre et une porte. Liokha a la couchette du bas, Laura la couchette du haut, en face. Il y a la chanson des rails, les coups de frein, les grincements. Il y a le couloir, et son tapis. Et puis les toilettes, rudimentaires, avec ou sans eau. Et le sas entre les wagons, sans éclairage et terriblement froid. L'état du wagon, mais surtout les objets visibles dans le film laissent à penser que nous sommes dans la seconde moitié des années 90 russes : Laura a un caméscope, il y a les cabines téléphoniques sur le quai, la Jigouli (voiture populaire) poussive…

Le huis-clos

Liokha, ayant émergé des vapeurs d'alcool, a des questions « normales » : comment on dit « bonjour », « au revoir », en finlandais ? Et « je t'aime » ? – « Haista vittu » (« Va te faire foutre »). Liokha répète. La conversation reprend. « Pétroglyphes, c'est quoi ? » - « Pour savoir où l'on va, il faut savoir d'où on vient », répète Laura (après Irina), ce cliché universel qui laisse Liokha rêveur. Et lui, que va-t-il faire à Mourmansk ? « Faire du blé » dans les mines. Il est ouvrier, il vend sa force de travail. Le paysage défile, lointain, flou : les bouleaux, les plaines enneigées, les pâles lumières des villes et villages, les petites gares bleues. De toute façon, la vitre est salie, givrée ou embuée. Laura filme avec son caméscope d'infimes détails : la trace du corps de Liokha dans sa couchette, la chaussette qui traîne, le rideau qui flotte devant la vitre. Le compartiment est un huis-clos bourré de silences. Que peut-on faire ? Observer, regarder, se parler : il n'y a rien comme les trains pour converser, se souvenir, se mettre à découvert sans jamais



4 Le titre en russe : « Coupé N° 6 ».

5 Les trains russes ont 3 classes : « lioux », préférés des touristes, « koupé », compartiments qui peuvent se fermer, « platzkart », wagons communautaires sans compartiments et très peu chers.

se dénuder. On sait que ce sera bientôt fini, qu'on ne se reverra pas. « Commet il s'appelle, ton mec ? – « Irina ». Pas d'effroi dans le regard de Liokha. Ce huis-clos exige une forme d'intimité délicate. De nouveaux voyageurs s'installent ? On se retire dans son quant-à-soi : une mère de famille et ses enfants cassent le fil qui se tendait entre Laura et Liokha ? Ils auront la bonne idée de descendre rapidement. Un Finlandais désargenté, guitare en bandoulière, s'installe plus tard, irritant Liokha qui semble se retirer du jeu, et à un arrêt fait dangereusement le clown sur le quai. Il ne s'agit pas vraiment de jalousie, peut-être d'un dépit un peu enfantin. En quittant bientôt le train, le Finlandais vole à Laura son caméscope, qui contenait toute sa vie, les fêtes, Irina, les voyages…

En sortir

Mais on peut sortir de la « boîte » qu'est le compartiment. En traversant le wagon communautaire où l'on parle, dort, joue aux cartes, se dispute dans un parfait désordre, on trouve le wagon-restaurant et son décor grand genre. On peut s'isoler au bout du train, le nez sur la vitre d'où l'on voit filer les rails, les poteaux, la nuit. On peut aussi prendre la tangente : Laura et le Finlandais, en quête d'on ne sait quoi dans un village où s'arrête le train, tombent sur de charitables arsouilles qui leur offrent une bouteille de vodka trafiquée.

Arrêt à Petrozavodsk, pour une grande nuit. Liokha a invité Laura à passer la nuit chez « quelqu'un qui a un chat, un poêle à bois et qui n'est pas jeune ». Pour Laura, c'est simplement incongru. Mais Liokha trouve une Jigouli qui marche– « j'ai des relations » : Laura monte dans la voiture. Qu'est-ce qui l'attend ? Le spectateur partage ses craintes. Mais il s'est installé comme une amorce de confiance. Liokha, tout sourire : « Je suis un mauvais garçon ? » Laura ne dit rien, ce qui est une forme de réponse. Ils rendent visite à une « babouchka » (la mère, la grand-mère, la tante ? une de ces femmes sans âge dont la Russie a le secret), au chaud dans une isba bleue. Liokha file dormir, Laura reste parler avec la bonne dame qui l'accueille, c'est joyeux. Elles boivent, échangent des propos aussi métaphysiques que banals. Laura, le lendemain matin, observe Liokha couper du bois et le rentrer dans la maison, un geste simple et généreux.

Le voyage se poursuit, entre wagon-restaurant et compartiment. La défiance s'est estompée, Laura et Liokha ont mis de côté toute agressivité, peuvent se moquer l'un de l'autre, être en désaccord sans se fâcher, affirmer chacun.e qui il/elle sont : différents, mais dans le même train, dans le même espace, ensemble avec des objectifs différents.

La fraternité

Arrivée à Mourmansk. Laura trouve un hôtel, Liokha part vers la mine. Trouver les pétroglyphes ? En cette saison ? Impossible. Laura part alors jusqu'à la mine, laisse un mot pour Liokha, qui passe à l'hôtel : il a des relations - un taxi les mènera sur les rivages glacés. Un pêcheur accepte, malgré le risque de tempête, de les déposer sur les rochers. Quel horizon, que d'air, quelle liberté !

On ne nous montrera pas les pétroglyphes que veut découvrir Laura, mais on assiste à une bataille de boules de neige entre les deux : on se roule par terre, on se touche, on glisse, on tombe, on s'embrasse, on fourre le nez dans le cou de l'autre, comme des enfants. Il y a l'air, l'horizon infini, la tempête et la fin de la tempête. Nos héros, héros de rien, se séparent à Mourmansk. Laura prend un taxi pour rallier la gare : le chauffeur de taxi lui remet un mot de Liokha, avec une tentative de portrait de Laura, et en finlandais les mots qu'elle lui avait confiés au premier jour : « va te faire foutre » (« Haista vittu ») - quand il pense lui dire qu'il l'aime ! Ils savent qu'ils ne se reverront jamais.

Vu de Russie

Il faut bien 2000 km de huis-clos – et la performance des deux acteurs principaux

– pour décrire avec subtilité la naissance d'une tendresse quasi-fraternelle entre des personnes qui ne se seraient jamais rencontrées autrement. Liokha – Iouri Borisov, considéré en Russie comme un très grand acteur - est tout entier dans ses regards, son crâne tondu, les avancées ou les retraits de son corps, son sourire, ses ivresses. Correspond-il à un stéréotype culturel de la masculinité russe, du style « bandit au grand cœur » ? Pas tout à fait ! D'une part, Liokha n'est pas un délinquant, mais un ouvrier qui veut « gagner du blé ». D'autre part, la vodka et l'alcoolisme étaient, et restent (de façon moins massive) de vrais problèmes, l'ivresse désinhibant ses consommateurs : un tiers des violences conjugales en Russie sont dues à l'alcool.

La critique russe fait plus qu'admirer le film. Pour l'un, « c'est le meilleur film de l'année », pour un autre, « ce film finlandais est vraiment russe ». Et il l'est. Les louanges sont unanimes : « Le cinéma est un vrai miracle, quand une simple vie humaine est sous nos yeux, et qu'un écran blanc la rend plus grande, plus grave, plus sensible. » La critique met aussi en évidence le caractère tchékhovien du film – donc à prendre au sérieux -, jamais remarqué par la critique occidentale. Tchékhovien par son titre : « Compartiment N° 6 » est un clin d'œil à la nouvelle de Tchekhov traduite sous le titre « Salle N° 6 » (Палата № 6), qui traite – sur fond d'hôpital psychiatrique – de la difficulté de parler, de s'écouter, de se comprendre. Et par cette remarque de Tchékhov traversant la Russie d'ouest en est : « Quant aux vagabonds que je devais rencontrer sur ma route et dont on m'avait fait peur, ils ne sont pas plus redoutables pour le voyageur que les lièvres ou les canards. » ; ou encore : « Ici, comme chez Tchekhov, chacun avance ses arguments au bon moment. » Plusieurs critiques mettent en évidence la distance entre avec le roman de la Finlandaise Rosa Liksom[6] dont s'inspire le scénario, où une jeune Finlandaise s'installe dans le train qui la mènera jusqu'à la ville mythique d'Oulan-Bator. C'est avec Mitka, un soldat retour d'Afghanistan hospitalisé en psychiatrie, qu'elle aurait dû réaliser son rêve, mais la voici seule dans ce compartiment n° 6. Quelques instants avant le départ, un homme la rejoint. Vadim Nikolaïevitch Ivanov est une véritable brute qui s'épanche sur les pires détails de sa vie, sans jamais cesser de boire…

Côté internautes, c'est moins tranché : « Ce pays n›est pas un empire à la veille de s'effondrer, mais simplement un très grand espace gris. » « Pas d›amour, pas de pétroglyphes, pas de bonheur, juste de l›air. » « Kuosmanen regarde la Russie en bon voisin, étranger, mais plutôt doux. » D'autres font part de leur émotion. Avec une certaine ironie : « La vodka comme symbole de la Russie, son seul trésor national. Le "cul du monde" total et infini, comme Liokha appelle sa patrie, s›étend à l›horizon, un cul plein de mélancolie sans joie et absurde. Avant la première gorgée de vodka, bien sûr. » Ou en internationaliste : « C›est un film sur ce qu'il y a d›humain en chacun de nous, quelque chose qui n›a pas de nationalité. » « Le film est à certains égards quelque peu naïf, ou au contraire, subtil. » Les plus familiers des voyages en train « made in Russia » s'extasient sur le retour à une véritable humanité de la « provodnitsa »…[7]

De son côté, Juho Kuosmanen dit de son film : « Comme nos personnages, les cinéastes sont agités et toujours en mouvement, ils viennent de quelque part, vont quelque part et ne pourront probablement jamais arriver à destination. Mais à la fin, il y a un moment fugace pour regarder l'océan et respirer, pour s'appuyer sur l'épaule de quelqu'un et pour s'endormir. Et quand on se réveille, tout le monde est parti. » Tout le monde est parti, soit, mais se sont dégonflées entretemps les possibles haines, les conflits inutiles, les méfiances réciproques. C'est juste bien.

---

6 https://www.babelio.com/livres/Liksom-Compartiment-n6/512076

7 sources : novaïa gazeta, kommerzant.ru, seance.ru, https://media.2x2tv.ru...